



PROLOGUE

Dix ans auparavant

Les canaux sont étroits, mais parfois, ils donnent l'impression d'être des murs de verre, incassables et infranchissables, divisant deux mondes, la terre des Faës au sang pur et la terre des Faës au sang mêlé. Même l'eau qui coule autour de nos vingt-cinq îles marque nos différences : l'une, à Tarecuori, est d'un turquoise scintillant et chaleureux, et l'autre, à Tarelexo, est d'un bleu saphir froid et vaseux.

Je suis née du mauvais côté du canal, le côté obscur, le foyer des sangs-mêlés, ou des semi-humains, comme on nous appelle parfois. Le Chaudron nous en garde. Pas devant nous. Les Faës de la haute société se targuent d'être trop distinguées pour de telles calomnies, mais je les entends parler, car bien que les canaux soient une brèche, ce ne sont pas des murs.

La voix des marchands se propage sur les artères liquides de Luce, patinant sur les ponts de verre enguirlandés de fleurs, avant de tourbillonner dans le grouillant marché du port.

— Nous prendrons un kilo de vos prunes dorées, annonce Nonna en faisant un signe de tête vers une caisse en bois remplie de fruits jaunes pas plus gros que des billes. Les plus petites.

Son panier déborde de produits importés qu'elle prévoit de mariner pour qu'ils se conservent une quinzaine de jours. Contrairement aux sangs-purs, nous n'avons pas assez d'argent pour faire nos courses au marché de Tarecuori deux fois par semaine.

— Mamma préfère les vertes, Nonna.

J'ai envie de poser mon lourd panier, cependant les lutins sont des voleurs réputés, grâce à leur petite taille et leur rapidité. J'en ai chassé un bon nombre à travers les îles et les ponts, mais ils ont un avantage injuste : leurs ailes. Même s'ils ne peuvent pas voler très haut, ils peuvent voler, moi pas.

— Mais tu préfères les petites, Goccolina. Et comme ça, on n'a pas besoin de sucre.

Je lève les yeux vers ma grand-mère, dont le visage est aussi peu marqué que celui de ma mère.

— Pas besoin, ou pas assez d'argent pour les payer ?

Les yeux vert mousse de Nonna se ferment le temps d'un battement de cœur, puis se rouvrent et se baissent vers mes yeux mauves.

— Pas besoin, Goccolina.

Même si je n'ai pas de sel à glisser sur sa langue pour l'obliger à dire la vérité, je sais qu'elle ment. Nonna a beau être une Faë pure souche, sa magie ne peut masquer les secrets qui lui font froncer les sourcils lorsqu'elle essaie de me protéger d'une dure vérité. Une dame passe devant nous. Sa jupe émeraude s'accroche au coton artisanal de ma robe, tire sur un fil et le casse. J'équilibre mon panier pour pousser le tissu accroché jusqu'à ce qu'il repose à nouveau contre ma cuisse osseuse. Si seulement je pouvais étirer le tissu, l'étendre jusqu'à mes chevilles... Mais le coton n'a aucune élasticité.

Je suis peut-être mince comme une goutte d'eau, mais l'été a allongé mes membres et fait pousser mes cheveux bruns. La jupe m'arrive maintenant jusqu'aux genoux, ce qui n'est pas digne d'une enfant de douze ans. Mes camarades ne cessent de le faire remarquer. Même si la directrice, Alice, punit les filles qui rient et les garçons qui reluquent, elle a convoqué Nonna la semaine dernière pour discuter du code vestimentaire. Dire que ma présence dans l'institution privée de Tarecuori dépend de la longueur de ma jupe...

J'ai supplié Nonna de me transférer à l'école de Tarelexo, mais elle dit que c'est un grand privilège de fréquenter la

même école que la famille royale. Je pense qu'elle espère que la proximité des sangs-purs déteindra sur la réputation ruinée de ma famille, même si elle insiste sur le fait que ma présence à Scola Cuori n'a rien à voir avec la réputation, et tout à voir avec l'héritage – tous les Rossi avant moi ont fréquenté cette école.

Ce qu'elle oublie, c'est que tous les Rossi avant moi sont nés avec des oreilles pointues et de la magie.

Une lame effleure ma joue, juste au-dessus de mes oreilles arrondies. Nonna halète et envoie son panier s'écraser sur les pavés pour enrouler ses bras autour de mes épaules et m'attirer contre sa grande et svelte silhouette.

— Depuis quand les gardes lèvent-ils leur épée sur des enfants ? s'exclame-t-elle d'une voix venimeuse.

L'homme en uniforme blanc rengaine son épée dans son baudrier de cuir, ses yeux ambrés effleurant les pointes acérées des oreilles de Nonna.

— Ceres Rossi, votre petite-fille a besoin d'une coupe de cheveux.

— Vous aviez l'intention de lui en faire une avec votre épée, commandant ?

Le garde lève le menton pour se donner un air plus effrayant.

— Vous préféreriez sûrement que je ne le fasse pas. Je ne suis pas connu pour mes talents de coiffeur.

— Êtes-vous connu pour une quelconque compétence ?

Son murmure sévère fait voler en éclats les cheveux qui encadrent mon visage. Des cheveux apparemment trop longs.

Les yeux du commandant se plissent, car il l'a, de fait, bien entendue.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Ceres ?

Nonna ne tremble pas, donc je ne tremble pas non plus, mais j'avale ma salive à plusieurs reprises. Surtout quand deux autres Faës mâles en patrouille s'approchent de chaque côté du commandant Dargento.

— Ses cheveux seront coupés ce soir.

La mâchoire triangulaire de Silvius Dargento fait des tics et des tacs.

— Je devrais les mesurer.

La main calleuse de Nonna se met à naviguer dans mon épaisse chevelure.

— Mais vous ne le ferez pas.

Leurs yeux se rencontrent, se jaugent.

Bien qu'affublée d'une fille écervelée et d'une petite-fille à moitié humaine, ma grand-mère a le regard aussi aiguisé que les bijoux qui ornent les longs coquillages sur les oreilles des Tarecuorins.

Des ailes scintillantes attirent mon attention. Deux lutins sont descendus sur notre butin renversé. Je me détache de Nonna et tombe à genoux, me dépêchant de récupérer la nourriture qu'elle ne peut faire pousser sur Tarelexo. Les lutins accrochent un boisseau de branches de sorbier, et ensemble, ils le soulèvent.

— Oh non, ne faites pas ça !

Je me lève d'un bond. Les infusions de Rowan sont la seule chose qui calme Mamma quand elle devient agitée.

— Fallon, non ! crie Nonna en utilisant mon véritable nom au lieu du surnom qui m'a été donné à ma naissance, quand Maman, dans un rare moment de lucidité, avait touché mon front et murmuré « Goutte de pluie ».

Je zigzague à travers la foule des Faës, m'excusant en bousculant, les bras chargés de marchandises exotiques. Les voleurs tournent à droite, et je les suis sur un pont de verre. Ils pivotent, et je fais de même.

L'un d'eux se cogne la tête contre l'auvent d'une confiserie florale. Le nuisible ailé plonge en grommelant, entraînant son compagnon.

Je m'élançe vers eux, et mes doigts se referment sur les brins parfumés qui nous ont coûté la totalité d'une pièce de cuivre.

— Je t'ai eu !

Mon sourire victorieux disparaît de mon visage lorsque mes pieds glissants s'accrochent à un poteau d'amarrage et que je

glisse sur le côté dans le canal, me cognant l'épaule contre une gondole qui passe.

À bord, les Faës se mettent à crier quand je bouscule leur bateau.

— Merda !

Mon juron se perd dans le grand plouf que fait mon corps dans l'eau bleue.

La peur me frappe en même temps que mes pieds touchent le fond sablonneux du canal peu profond. Pendant un instant, je suis paralysée, mes cheveux se déployant autour de mon visage comme les rayons d'une roue. Mes lèvres se séparent et l'eau s'infiltré. Je ferme rapidement la bouche, mes poumons étreignant l'air à l'intérieur.

Bien que je n'aie jamais nagé – aucune personne saine d'esprit ne le fait, pas avec les créatures carnivores qui rampent dans le royaume –, mon héritage de Faë aquatique se manifeste, et je fais battre mes jambes. J'accroche le côté de la nacelle et me hisse. Je suis sur le point de basculer ma jambe par-dessus le bastingage quand une rame me frappe les mains.

— Scazza, lâche prise avant de retourner notre bateau !

Je cligne des yeux sur le Faë qui vient de me traiter de gavroche et de me frapper. Le sang perle de mes articulations, dégoulinant autour de mes doigts.

Lorsqu'il lève sa rame de nouveau, j'ouvre les mains et je m'enfonce dans l'eau. J'enroule mes doigts sur ma poitrine qui bat la chamade, choquée par la cruauté de l'homme, choquée qu'il m'ait fait saigner.

Le courant se déplace, détournant mon attention de la forme floue du gondolier au-dessus de moi. J'ai les yeux qui brûlent à cause de l'éclat du soleil et de l'abondante quantité de sel, mais je les garde ouverts, fixés sur les écailles roses scintillantes de l'une des bêtes malveillantes qui peuplent nos canaux.

Je bats des pieds et fais glisser mes bras vers le haut puis vers l'extérieur, m'extrayant vers la digue à travers l'eau.

Les bouts de mes doigts touchent le mur lorsque le serpent frappe, m'accroche la cheville et me tire sous l'eau.

Tous les visages des gens que j'aime, qui ne sont pas si nombreux, défilent derrière mes paupières qui picotent : Nonna, Mamma, Sybille, Phoebus et Dante.

Je balance mes bras en l'air et les pousse dans l'eau, donnant des coups de pied pour déloger l'entrave d'écailles roses. La prise de la créature devient visqueuse, et j'ai l'impression qu'elle pourrait bien m'arracher le pied.

La peur au ventre, je me tords, faisant pivoter mes hanches, et je frappe la tête qui se glisse le long de mon corps. Avec un gémissement qui semble trop humain, la bête relâche ma cheville.

Bien que le serpent fasse deux fois ma taille, son corps n'est pas plus large que ma cuisse, et la corne d'ivoire au sommet de sa tête est une simple protubérance. Un juvénile, comme moi.

S'il te plaît, sois gentil. S'il te plaît, épargne-moi.

J'incline la tête vers les visages qui éclaboussent la surface claire, trouve la lueur verte des yeux de Nonna et le rideau de cheveux noirs qu'elle garde taillés aussi courts que les miens, même si elle a le droit de les faire pousser autant qu'elle le souhaite.

Sa bouche s'ouvre sur des cris étouffés par l'eau qui se presse autour de mon corps. Le serpent projette son museau équin devant mon visage, ses yeux d'obsidienne braqués sur mes yeux violets. Comme Dante me l'a appris, je place mes poings autour de ma mâchoire pour protéger les parties les plus tendres de mon corps.

La créature passe sa langue noire et fourchue à travers le ruban cramoisi qui se détache de mes articulations, les narines fendues, la tête inclinée.

Les Mareserpens n'aiment pas beaucoup les nôtres, qui les chassent sans relâche, les attrapant avec des filets métalliques, les brûlant avec le feu féérique, et les embrochant avec des lances. Même si aucune partie n'est gaspillée – leur viande est

rôtie, leurs peaux sont cousues pour en faire des accessoires pour les riches, et leurs cornes sont moulues pour en faire des élixirs ou exposées comme de l'art –, les meurtres barbares m'ont toujours rendue furieuse. La mort de tous les animaux, qu'ils soient grands ou petits, dangereux ou apprivoisés, me met en colère.

Si seulement le jeune serpent pouvait sentir que je ne lui veux aucun mal. Je pourrais lui montrer, à lui ou elle. Je relâche mes poings, écartant mes paumes pour montrer à la créature que je ne suis pas armée. Les Mareserpens n'ont peut-être pas d'empathie, mais ils sont indéniablement intelligents.

Du bruit, des cris stridents et des voix élevées font vibrer l'eau. Même si les sangs-purs peuvent saigner, ils ne peuvent pas mourir, et pourtant, aucun n'a sauté pour me secourir. Pourquoi le feraient-ils ? Les enfants bâtards sont les plus insignifiants des insignifiants, un cran au-dessus des humains. Je parie que certains des spectateurs espèrent que le serpent me traînera au lasso jusqu'à Filiaserpens, son repaire à des milliers de mètres sous le niveau de la mer.

Lorsque sa langue passe devant sa bouche dépourvue de lèvres, un frisson me parcourt tout le corps, éliminant mon oxygène résiduel. Je me propulse vers le haut, et ma tête perce la surface.

— Fallon, Fallon ! crie ma grand-mère.

Bien que deux gardes la retiennent, elle les rejette et tombe à genoux, ses bras se déploient et s'abaissent, et ses paumes se tendent vers les miennes.

— Goccolina, ma main. Prends ma main !

Mais le serpent rose rôde entre nous, m'empêchant de m'approcher.

Le garde aux cheveux blancs qui tenait Nonna regarde avec de grands yeux entre moi et le corps aux écailles roses. Il doit se demander comment je suis encore en vie.

Je me pose la même question.

Nonna lui crie dessus :

— Cato, fais quelque chose !

Il dégaine son épée et la soulève. Le serpent s'accroche à ma taille et m'entraîne vers l'arrière, au cœur du canal, puis il lève la tête et siffle sur Caton.

— Fallon, pleure Nonna.

Le serpent enroule son corps autour du mien, et même si mon cœur palpite, je n'ose pas bouger. J'ose à peine respirer.

— Nom du Chaudron, qu'est-ce qu'il fait ? s'exclame un Faë sur le pont de verre au-dessus de moi.

Une dame tarecuorin enchâssée dans un brocart rouge et or se voile les yeux pour mieux observer le spectacle.

— Il joue avec sa nourriture.

Hésitante, j'essaie de m'éloigner, mais la tête de la créature pivote. Je me fige. Bien qu'elle ne siffle pas, sa langue sort et balaye le dessous de ma mâchoire.

— Est-ce qu'il vient de... de *me lécher* ?

Je fronce les sourcils, lève une main pour lui saisir le cou et le ramener, mais il recommence, sa langue de velours remontant le long de ma gorge jusqu'au-dessous de ma mâchoire. Lorsque ma paume touche ses écailles, la créature s'immobilise, me fixe, puis lèche la chair brisée de mes articulations. Ma peau se hérisse et, sous mes yeux ébahis, commence à se recoudre.

La créature pousse sa corne tronquée contre ma paume tout en continuant à prodiguer ses soins sur ma peau.

— Il déguste son souper, répond la dame vêtue d'une tenture.

Mais je ne pense pas que ce soit ce qu'il fait.

Je pense que le serpent me guérit.

Au lieu de lui pincer le cou, je laisse mes doigts glisser le long de ses nageoires dorsales rétractées. Les yeux de l'animal se ferment et son long corps se met à vibrer, les vibrations traversant ma peau et me faisant vibrer à mon tour.

— Tu m'as guérie, dis-je en murmurant avec admiration.

Ses yeux noirs s'ouvrent.

— Pourquoi fais-tu ça ? Je suis ton ennemie.

— Est-ce qu'elle parle à la bête ? demande la femme-rideau.

— Dans quelle langue ? fait remarquer son voisin.

Pendant qu'ils bavardent, je caresse les écailles du serpent, et la créature continue de vibrer.

Les Mareserpens n'ont pas de cœur, Fallon. Ce sont des animaux. Dangereux et insensibles. Notre professeur de faune et de flore, signora Decima, m'a rebattu les oreilles avec ces décrets.

Mais celui-ci ressent sûrement quelque chose.

Des flammes jaillissent dans ma vision périphérique.

— Déplace ton visage vers la droite ! crie le commandant.
Ou je vous brûle, toi *et* lui.

— NON !

Ma voix est rauque, mais elle porte jusqu'au Faë de feu sur le pont, les paumes étendues.

Le corps du serpent se durcit.

Je passe ma main sur son cou et je murmure :

— Vas-y.

Il n'en fait rien.

Je le repousse en répétant. Il ne bouge toujours pas, mais soudain, son corps enroulé se détache de mes jambes et il gémit.

— Qu'est-ce que tu as... ?

Mes mots se transforment en souffle quand je vois Nonna remuer ses doigts comme si elle manipulait des marionnettes.

Elle fait pousser les vignes florales enroulées autour du pont, les transformant en cordes. Elles s'enroulent autour de l'inoffensif dragon et le piègent. Le serpent gémit au moment où ma grand-mère sort son corps de l'eau.

— Nonna, non !

Le teint de ma grand-mère est pâle comme le givre.

— Sors de l'eau maintenant, Fallon !

— Ce n'était pas...

— Dehors !

Sa voix éclate, sa nervosité piquant au vif mon pouls déjà frénétique.

Je nage jusqu'à la digue. Les badauds sont immobiles, comme si quelqu'un avait jeté un sort sur le royaume et transformé tout le monde en pierre.

J'agrippe les pavés lisses et soulève mon corps mouillé, me couchant sur le dos pour reprendre mon souffle.

— Je suis en sécurité. Maintenant, lâche-le, Nonna. S'il te plaît.

Du sang a commencé à couler à l'endroit où les vignes s'enfoncent dans ses écailles.

Je me mets en position assise.

— Nonna, s'il te plaît !

Elle sort de son étourdissement, et les lianes libèrent le serpent, qui plonge avec un doux gémissement.

Des veines de feu recouvrent la paume du commandant.

— Quelle magie exerce ta petite-fille, Ceres ?

— La gentillesse. C'est la seule magie de Fallon.

Nonna s'agenouille à côté de moi, prend mes joues au creux de sa main, et bien qu'aucune larme ne scintille sur ses longs cils, ses yeux brillent de peur.

— Tu as failli arrêter mon cœur immortel, Goccolina. Et tout ça pour quoi ? Les branches de Rowan ?

Branches que je n'ai pas réussi à récupérer.

Je regarde vers le canal à la recherche de mon boisseau, mes yeux se fixant sur le serpent qui repose immobile sur le fond sablonneux, un sang d'encre jaillissant de son corps comme une teinture.

Nonna saisit mon menton et redirige mon regard vers le sien.

— Plus jamais ça.

Est-ce qu'elle parle de courir après les lutins, de plonger dans un canal ou de caresser un serpent ? Probablement les trois.

Le commandant fait claquer sa main en la refermant.

— Vous serez condamnée à une amende pour utilisation de la magie, Ceres.

Nonna ne répond pas. Elle ne regarde même pas dans sa direction.

— À la maison. Maintenant.

Il n'y a aucune souplesse dans son ton, ni dans ses doigts, ni dans le bras qu'elle enroule autour de ma taille une fois que je suis remise sur pied.

En silence, elle me tire à travers le marché, vers nos paniers qui sont presque vides, pillés par des sangs-mêlés affamés ou des lutins. Après les avoir empilés, elle les accroche à son avant-bras. Même si j'essaie de l'aider, un regard perçant m'empêche d'insister.

Lorsque nous atteignons notre maison à deux étages sur l'une des îles les plus éloignées, Nonna dépose les paniers empilés sur la table de la cuisine et appuie ses paumes sur l'épaisse dalle de bois. Sa colonne vertébrale est voûtée, son buste se soulève et s'abaisse.

Je fais un pas vers elle et presse ma main contre son dos courbé. Un sanglot fend l'air, se logeant dans mon petit cœur qui bat.

— Je suis saine et sauve, Nonna. S'il te plaît, ne pleure pas. Je suis en sécurité.

— Tu es tout sauf en sécurité, grogne-t-elle en levant les yeux au plafond vers la pièce que Mamma ne quitte jamais.

— Ça ne m'a pas fait de mal, ça m'a guérie. Regarde.

Je remue mes doigts devant ses yeux.

Elle les repousse.

— Je ne parle pas du serpent, je parle du commandant, répond-elle, ses mots jaillissant et flottant comme des grains de poussière. Il viendra et t'emmènera.

— Pour avoir survécu à une baignade dans le canal ?

— Non, Goccolina. Pour avoir charmé une bête.

— Charmé ? Je l'ai simplement caressée, Nonna.

— As-tu déjà entendu parler de Faës caressant des serpents ?

— Non. Jamais. Je suis une Faë aquatique. Peut-être que ma magie se manifeste enfin.

— Les Faës aquatiques peuvent contrôler l'eau, mais ne peuvent pas charmer les bêtes.

Elle prend une grande inspiration puis ajoute :

— Quand les gardes royaux frapperont, tu insisteras pour qu'ils te donnent du sel...

Je commence à sourire.

— Je pourrais juste me lécher les lèvres. Je suis couverte de...

— Tu *insisteras* pour qu'on te donne un cristal, et une fois qu'il se sera dissous, tu leur diras que tu étais terrifiée.

Elle saisit mon visage, ses longs pouces s'enfonçant dans mes pommettes.

— Compris ?

Je me mords la lèvre, goûtant la saumure du canal et la peur de ma grand-mère sur la chair moelleuse, puis je donne à la femme qui m'a élevée ce qu'elle veut.

Je promets que je vais mentir, parce que contrairement aux Faës, je peux le faire.